

Serge Renaudie

Le vide est manifeste

Manifeste pour le vide

movitcity édition

© movitcity edition, 2013

movitcity édition est une association Loi de 1901 dont la vocation est de publier par tous les modes de médias des réflexions concernant le vide, la ville, le paysage, l'architecture, l'art, etc....

movitcity édition 978-2-9539873

157 avenue Maurice Thorez F-94200 Ivry sur Seine France

Tél : 33 (0)1 46 58 23 29 Fax : 33 (0)1 46 58 22 93

E-mail : movitcity@gmail.com - Web site : <http://movitcityedition.free.fr/>

Le vide est manifeste

Collection Textes

© movitcity edition, 2013

1. C'est le vide qui fait la ville.

Le vide est plein des relations qu'entretiennent tous ses habitants - humains, animaux, plantes.

Le vide est empli de tout ce qui existe, change, bouge, interfère ; il n'est pas l'espace vacant.

Le vide est temps dans la mesure où tout y est en mutation et en changement perpétuel. Le vide est dynamique et agissant, car il est le lieu par excellence où s'opèrent les transformations.

Le vide ne se contente pas d'être une absence de constructions, il est ce qui permet, autorise, accepte les constructions, il est ce qui gère la ville.

Le vide inclut les pleins tout autant que le non-plein. Le vide n'est pas l'intérieur du vase opposé à l'argile qui le constitue, le vide est à la fois le vase et son intérieur, il est le moteur qui fait que le vase a une fonction, une raison .

Le vide n'est pas « ce qui reste », « l'espace non-bâti », « le rien », « l'inattribué », « l'inachevé », « l'absence de concret ou de matière », « le néant », « sans temps », « sans mouvement », « le neutre ». Le vide n'est pas réduit à l'espace vide, il n'est pas « le vide dans le plein » ou le « vide dans un entre-deux » ; le vide n'est pas « l'espace entre les objets ». Le vide n'est pas ce qui manque, il n'est pas le « trou dans le tissu urbain », il n'est pas ce qui a été démoli, il n'est pas l'absence.

Le vide n'a ni forme ni fonction...

En architecture, comme dans tous les domaines artistiques, on approche et ressent cette notion du vide. Le défaut est souvent de croire que l'architecture représente ou utilise le vide alors qu'elle n'est que le résultat de l'expérience d'une rencontre, souvent fugace .

Le vide n'est ni une référence ni une justification d'architecte en mal d'argumentaires.

Le vide n'est pas vertueux, il n'est pas une arme morale. L'invoquer pour justifier un type d'aménagement ou d'architecture par rapport à un autre est ridicule, car le vide est présent dans les deux cas.

Le vide n'a pas d'essence ni de qualité mais cela ne l'empêche nullement d'être là ; il n'est ni existant ni inexistant, il est ailleurs, tout en étant partout là.

Le vide est absolu, l'espace est relatif.

Le vide est un concept qui signifie l'interdépendance des choses et des phénomènes. Le vide est unique et lie toute chose, l'espace est pluriel et circonstancié. Le vide est sans qualité ni qualifiable à la différence de l'espace.

Le vide, compris comme l'ensemble des événements qui changent, est traversé de flux et d'énergie : il est flux et énergie.

Le vide donne une idée de la totalité et de la continuité : ainsi, dans la ville rien ne se fait qui n'ait d'impact sur l'ensemble, et l'ensemble est bien plus que la somme des événements ou la somme des pleins. C'est dans le vide que les énergies multiples agissent dans la ville ; c'est par les énergies qui interagissent que le vide se révèle.

Le vide, par le souffle qui entre et sort de chacun de nos poumons nous unit, obligatoirement, autant le bon que le méchant, l'assassin que sa victime....

C'est dans le vide que l'homme expérimente l'éternelle question : comment vivre ensemble ? C'est de ces « expérimentations » des relations à l'autre que l'homme invente et construit des espaces. Le vide est cette « créativité ». C'est dans le vide que s'élaborent les lieux de la respiration ou de l'asphyxie, c'est dans le vide que l'homme s'agite à contredire ce qui le lie à l'autre.

Le vide relie l'espace de la ville avec l'ailleurs et, ainsi, avec ceux qui ne font qu'y passer.

2. Tout site s'inscrit dans le vide.

Le « vide » dépasse l'existence de l'humain et son souci d'y construire ou d'y occuper quelque position que ce soit. « Vide » n'est que le terme que nous donnons à quelque chose qui dépasse le monde et le point de vue réduit de l'humain pour embrasser tout type d'événement et de phénomène dans la ville.

Le vide engage à dépasser les dualités, le bon et le mauvais, le plein et le vide, l'être et le non-être, l'humain et l'animal, la ville et la nature... et à réunifier les contraires, à être sourd à leurs jérémiades, à leurs multiples raisons d'affirmer leurs séparations, leurs antagonismes, leurs identités édifiées uniquement sur l'envers de l'autre.

Dire le vide dans la ville conduit à affirmer qu'il n'y a pas de dedans et pas de dehors, pas d'espace plein et pas d'espace vide, pas de bâtiments et pas d'espaces libres, etc... qui existeraient séparés les uns des autres.

Le vide montre que tout est organiquement lié. Considérer qu'une chose, un site ou un événement, est bon ou mauvais, heureux ou triste, etc... oblige à rester dans l'alternative, même si on cherche à nuancer : 40% bon, 60% mauvais par exemple ou à relativiser : ni vraiment bon, ni vraiment mauvais. Les dualités ne concernent pas uniquement des jugements de valeurs, on peut aussi s'enfermer dans des considérations sur ce qui est plein ou vide, sur ce qui est haut ou bas, sur ce qui est dense ou pas dense, etc... et engager des débats sans fin sur la hauteur des constructions ou la densité d'un quartier en oubliant tous les paramètres qui concourent à l'existence de ces bâtiments ou de ce tissu urbain. Il s'agit donc de considérer autrement en cherchant à reconnaître toutes les interactions entre les différents éléments qui composent un tout, lui-même en interaction avec d'autres ensembles jusqu'à considérer qu'il s'agit d'une vaste collection d'interactions....

Invoquer le vide revient à expérimenter la continuité vivante des espaces sans penser en être les créateurs.

Le vide n'est pas un espace en manque de forme, le vide est la raison de toute forme - la raison en tant que rien n'est raisonnable ni absurde mais que tout est conditionné à tout.

Il s'agit de transformer nos liens avec ce qui nous entoure, au point qu'il ne s'agit plus d'entourage de nos personnes mais de nous-mêmes au sein d'un seul ensemble. Cette disposition éloigne bien entendu l'indifférence mais également la fusion en l'autre.

La vide nous entraîne à concevoir que rien n'a d'existence propre ou d'essence indépendante et autonome, et que chaque chose et chaque phénomène, relève de ses relations avec les autres choses et les autres phénomènes.

Le vide est ce qui révèle la faiblesse et l'inconsistance de nos considérations en regard de ce qui constitue l'ensemble des événements qui interagissent sur la planète et que nous ne percevons que comme catastrophes.

Concevoir avec le vide et s'unir au vide pour penser l'action consiste donc à élargir la conception étriquée d'une vision uniquement centrée et tournée vers l'humain. Cette disposition éthique et méthodologique n'est assurément pas une position stylistique ou esthétique.

Malgré l'artificialisation de la planète, la conscience du vide qui structure tout territoire et toute ville, qui en relie tous les éléments agissants, vivants ou inanimés, à travers les âges les plus anciens, permet de ressentir que la ville dispose d'un « corps », un corps inconscient mais qui réagit toujours aujourd'hui, un corps toujours concret.

3. Le vide révèle le corps de la ville

La ville ne peut être réduite à un ensemble de fonctions, d'activités, de zones, de structures, de compositions, d'architectures, de constructions, de territoires... ni même d'habitants.

Après avoir examiné l'histoire d'une ville, d'en avoir sondé les données statistiques, sociologiques, économiques, et en avoir inspecté l'architecture et les formes urbaines... il faut s'asseoir et laisser venir à soi, à travers les tumultes ou le silence des monceaux de connaissances accumulées, ce qui fait cette ville - là. Il faut s'exercer à ressentir le corps de cette ville, non celui directement visible et énonçable, mais celui plus profond, celui de l'inconscient de la ville. Il faut surprendre l'ondulation intime de la ville, son serpentement singulier, visualiser et résonner au rythme de ses intensités érogènes.

Les villes possèdent une mémoire des images inconscientes de leur corps, images ineffaçables de ce qui fut leurs premières sensations dans leurs premières implantations. Comme tout groupement animal, l'humain établit dans ses confrontations au site où il s'établit une histoire qui s'imprime dans son organisation intime. Cette mémoire inconsciente des premières expériences d'un site (de sa géologie, de son hydrographie, de sa pluviométrie, de sa disposition géographique, des mouvements qui l'animent dans son atmosphère, dans ses températures, dans l'eau qui le parcourt, etc...) est portée par les habitants de la ville au plus profond de leur existence.

Ce ne sont pas ces éléments naturels du site qui font sa mémoire, mais bien l'expérience première qui en a été faite par ceux qui s'y installèrent et qui perdurent dans le magma du temps.

Cette idée d'un « corps de la ville » provient de la prise en considération des relations entretenues depuis les premiers contacts entre un site et des hommes, mettant en avant ces relations plutôt qu'une existence

transcendantale du site. Ces relations s'inscrivent dans le changement des uns avec les autres. Elles conservent, à travers les transformations successives la capacité d'être toujours réactualisées sans pour autant que les raisons qui avaient justifié ces relations aient besoin d'être toujours actives - seules demeurent le résultat de ces relations. Les actions des hommes s'effacent, leurs raisons d'agir également, la ville bouge, change, connaît même des mutations radicales... il reste la mémoire inconsciente de cette histoire d'échanges profonds et passionnés, inscrits dans le vide et au sein des éléments naturels, le vent, le soleil, la pluie, l'eau, la mer, les rochers, le sol....

A travers les millénaires, les hommes se sont installés sur des sites qu'ils se sont obstinés à transformer. En retour ces sites ont marqué profondément les hommes dans leur mode d'organisation sociale. En bord de mer, pour s'endiguer, les hommes ont transformé les pierres, et les pierres ont transformé les hommes dans leur manière de vouloir se protéger. En bord de fleuve pour bénéficier des limons des inondations, les hommes ont canalisé les cours d'eau, relevé ou adouci des pentes. Leurs propres activités se sont modifiées au contact intime avec la terre et l'eau.

Même si nos modes de vie semblent s'être éloignés considérablement des éléments naturels, nos relations à un site demeurent organiquement liées ; il reste toujours comme un écho de ces relations initiales. La plus part des fois ce n'est malheureusement que par les risques naturels (inondations, tremblement de terre, etc...) que sont redécouvertes ces relations premières avec le site.

Le vide nous portant à considérer ce qui fait corps dans la ville, c'est à dire dans toute implantation humaine, nous ouvre à une écologie concrète des échanges physiques comme sociaux.

Aussi ne s'agit-il pas tant de retrouver l'histoire ou la mémoire des sites que d'en redécouvrir les fondements qui ont dirigé l'évolution d'un territoire, ces fondements étant ce qui résulte des échanges premiers entre humains et l'existence concrète d'un site, fondements qui perdurent même inconsciemment. Et c'est le vide qui porte, et transmet, et réactive cette mémoire-là contre toutes les fausses raisons rationnelles, fonctionnelles, économiques...

4. Le vide est une expérience personnelle.

Pour approcher ce qui concerne le vide, il faut s'abandonner à sentir le vide là où nous nous trouvons ; il faut se laisser porter pour revisiter ce qui nous entoure en continuité avec ce qui nous constitue.

Dès lors, les dualités, par exemple les questions de beau et de laid, s'effacent au profit d'un regard plus intense nous rapprochant de ce que sont les choses en elles-mêmes prises dans les inter-relations de causalités qui les transforment perpétuellement. Notre avis n'a plus tellement d'importance face à la complexité des événements ; en fait, nous n'avons pas vraiment besoin d'une opinion morale pour agir.

Notre regard sur le monde est inséparable de la position que l'on y occupe. Il ne faudrait pas reconnaître de position théorique détachée de l'expérience, et donc de l'engagement, personnel. Cette expérience du vide est une manière de s'inscrire dans le Monde en le regardant ; la compassion, dans son sens d'ouverture au Monde, est une manière d'y agir. L'acceptation de la vacuité comme force motrice nous amène à voir le Monde autrement qu'il apparaît dans les regards habituels. Cela nous permet d'entrevoir, derrière les actes et les événements, les vraies raisons en oeuvre.

L'expérience du vide nous rend capables d'accueillir, en nous, ce qui existe devant nous quand aucun écran ne s'interpose. Ainsi notre méthode d'approche de la ville est indissociable de notre regard et ce regard de notre « méthode d'être » face à la ville.

Penser la ville par le vide c'est faire volte-face et considérer avec un œil nouveau son expérience et notre existence.

Cette démarche nous lave de l'esthétique et de la morale, de cette nécessité de vouloir « faire beau » ou « faire le bien ». Elle nous dispense de tout altruisme hypocrite.

Elle nous autorise à nous abandonner à ce qui existe sans nous, à laisser le site s'installer et être tel qu'il est, pour que nous puissions nous y intégrer. Rien de mystique dans cela, plutôt une attitude d'observation avec un regard lavé et silencieux qui nous rende comme un rocher, inactif mais présent.

La notion de vide n'est ni figure de style, ni une lecture esthétisante de l'espace, ni un concept « tendance ». La notion de vide est une autre manière de regarder ce qui est et d'observer les événements qui interagissent.

Indissociable de notre propre positionnement, elle nécessite de notre part un « mouvement à la renverse », une pirouette arrière effectuée sans élan ni tremplin pour que nous réussissions à exister sans nous différencier de ce qui existe également.

La rencontre du vide passe par soi-même.

5. Le vide libère le concepteur et la conception

Le vide nous révèle plus que nous ne découvrons. Les sites s'ouvrent à nous dès lors que nous acceptons de les regarder sans préalable, sans préjugé, sans savoir.

Le vide est la manière d'organiser dans la continuité, mêlant passé, présent et futur, une approche sensible et concrète de la ville dans son mouvement et sa transformation perpétuels.

Le vide est surtout une attitude, un regard, une manière d'envisager les relations dans ce perpétuel mouvement de la vie et du changement des états. S'inscrire dans le vide est un processus de libération des pressions et des exigences des uns et des autres pour embrasser un temps et des causalités plus importantes.

Concevoir par le vide consiste à ne plus concevoir par les volumes et par le plein et à entrer dans une nouvelle manière de concevoir, plus fluide, plus continue, plus ouverte. On a trop longtemps considéré que ce sont les bâtiments qui font la ville alors c'est bien hors de ceux-ci que s'animent les relations.

S'inscrire dans le vide lave le concepteur de ses références, de ses préjugés, de ses choix dualistes et le débarrasse de sa prétention à créer dans la solitude – cela le dispense de tout égoïsme. Il peut se défaire des faux-concepts, des slogans racoleurs et des prétextes faussement techniques pour entrer plus profondément dans ce qui compose la ville.

Dans le vide, il découvre la richesse des relations des contraires qui coproduisent tout événement dans un échange permanent. Ne rejetant plus le « laid » pour le « beau », il n'a plus à craindre le basculement d'une face dans l'autre ; il dépasse les considérations promotionnelles de sa création pour prendre place dans un ensemble de transformations profondes et partagées.

Porté par le vide, le concepteur s'introduit en tous lieux et en tous temps. Libéré des frontières du plein, son esprit voyage avec le vent, traverse les façades, les enveloppes et les frontières. S'insinuant partout, son action récrée les liens rompus et relance les complexités grippées, irrigue les mono-fonctionnalités asséchantes, et se joue des carcans réducteurs, normés et bornés.

Avec le vide, il se fait intime avec le naturel comme avec l'artificiel, il élargit la communauté des « habitants » à l'ensemble du règne animal et du règne végétal. Dans ce vaste monde des correspondances, la mission du concepteur s'élargit à de nouvelles responsabilités.

Considérer le vide depuis le vide ouvre à la connaissance lucide du contexte tel quel pour que s'ouvrent de nouveaux espaces ancrés dans le concret de la ville, pour que se réinventent le simple et le bénéfique, le suffisant et l'enchantement.

L'expérience du vide est une démarche radicale et concrète.

Serge Renaudie est né en 1952. Il est architecte, urbaniste et paysagiste à Ivry sur Seine en France.

Ses principaux projets architecturaux urbains et aménagements urbains et paysagers ont été réalisés dans les villes suivantes : Cherbourg-Octeville, Saint Denis, Sedan, Auxerre, Reims, Saint Nicolas lez Arras et Saint Laurent-Blangy, Caen et Hérouville, Tours, Coulanges lez Nevers, Chinon, Saint Martin d'Hères, Ivry sur Seine, Saint Dizier, Wassy...

Participation à des publications collectives :

- « Sur l'urbain » in « Du Contrat de Citoyenneté », Editions PériScope et Syleps, 1991
- « L'urbain c'est l'autre » in « Ecologie urbaine ? » Editions de la Villette, 2000
- « L'individu, l'autre et l'architecture » in « Ethique, architecture urbain », Editions La Découverte, 2000

Chez movitcity edition :

- « La ville par le vide »
- « Gribouillis méditatifs »
- « Gribouillis méditatifs à Hong Kong »
- « Villages de Hong Kong »

Dépôt légal : juin 2013

ISBN : 978-2-9539873-3-1

©movitcity pour les versions française et anglaise

Le vide est juste là.
Le vide est manifeste...

La relation au vide est l'affaire de chacun. Le vide dessille le regard pour voir « ce qui est » et donc le corps de la ville dans son épaisseur temporelle, ranimant au passage ce qui attendait patiemment de ressurgir. « Déciller le regard » signifie perdre toute notion de dualité, de contradiction, de séparation, d'endroit et d'envers, de bien et de mal, de beau et de laid...

« Ce qui est » signifie de ce qui existe quand on a quitté toute prétention de connaître en dépeçant, en disséquant et dispersant.

« Le corps de la ville » signifie ce qui s'est constitué dans ce qui s'est joué dès les premières relations entre les sites et les hommes qui s'y sont installés.

« Ce qui attendait » signifie le présent animé d'un futur dans le passé.

